

Variété

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **30 (1897)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VARIÉTÉ

A propos de la langue de Jésus.

Un théologien allemand M. Meyer, a publié récemment sous le titre : *La langue maternelle de Jésus* ¹, une étude renfermant, à côté de remarques faites dès longtemps à propos du texte grec des *Evangelies* et dans le détail desquelles nous n'entrerons pas ici, des considérations nouvelles de nature à intéresser, croyons-nous, les lecteurs de cette revue.

On sait que l'idiome sémitique connu sous le nom d'araméen, primitivement dialecte des contrées au nord et au nord-est de la Palestine, était peu à peu devenu la langue commerciale et diplomatique de toute l'Asie occidentale. Après la ruine du royaume d'Israël, il fut importé sur le territoire des dix tribus par les colonies qui s'y établirent et qui venaient en partie de la région où on le parlait; dans le sud du pays, ses progrès furent favorisés par l'invasion babylonienne et par la déportation en Chaldée. Son influence se fait sentir dans la littérature juive à partir des livres de Jérémie et d'Ezéchiel. Il refoule de plus en plus l'hébreu qui cessera bientôt d'être une langue vivante; au moment du retour de l'exil, il est déjà prédominant et au temps des Maccabées, il l'a complètement supplanté; c'est ce dont témoignent, sans parler du livre de Daniel, dans le Talmud des prescriptions de droit populaire de cette époque, conservées en araméen, ainsi que des prières et formules litur-

¹ *Jesu Muttersprache*. Das galiläische Aramäisch in seiner Bedeutung für die Erklärung der Reden Jesu und der Evangelien überhaupt. Von Lic. Arnold Meyer, Privatdocenten der Theologie in Bonn. Freiburg i. B. und Leipzig, 1896. XIV et 176 pages.

giques, d'anciennes paroles prophétiques, d'innombrables proverbes et locutions. Un peu plus tard Philon, contemporain de Paul, rapporte que « dans leur langue nationale » les Juifs appellent la pâque *Pascha*, forme araméenne pour l'hébreu *Pèsach*. Il est plus que probable que Josèphe pense aussi à l'araméen quand il parle de son côté de la « langue nationale » de ses compatriotes et dans le Nouveau Testament, Jean V, 2 et Act. XXI, 40, les termes Ἑβραϊστί et τῆ Ἑβραϊδὶ διαλέκτῳ ne s'appliquent pas à l'ancienne langue des Israélites, mais à celle des Hébreux d'alors, soit des Juifs, distinguée de la langue universelle, le grec¹.

L'araméen fut donc la langue maternelle de Jésus et de ses disciples et celle dans laquelle ils prêchèrent au peuple, qui n'en comprenait pas d'autre, puisqu'à la synagogue des interprètes traduisaient pour lui le texte des livres sacrés. Les Evangiles en font foi : bien qu'écrivant en grec, leurs auteurs, en particulier celui du second, ont reproduit l'intonation primitive de quelques-unes des paroles les plus frappantes du Maître, intonation que les premiers chrétiens avaient sans doute cherché à graver dans leur esprit. On peut même indiquer quel dialecte lui était familier : l'araméen qu'on parlait en Palestine se divisait en dialectes jérusalémite, samaritain et galiléen. La nuit où Jésus fut livré, on reconnut Pierre comme étant de sa suite à sa manière de s'exprimer. Donc le galiléen était le langage de Jésus et de ses disciples².

Le texte grec dans lequel ces paroles nous ont été transmises n'est qu'une traduction, laquelle ne peut prétendre au même degré de clarté que l'original. Pour certains mots il semble même y avoir eu plusieurs interprétations divergentes et plus d'une obscurité tient à ce fait. Traduction d'ailleurs remarquable, en général bien supérieure à celle des LXX, et précieuse par son littéralisme, par son attachement aux formes

¹ Voir, pour le premier passage, que n'indique pas Meyer, Lightfoot, *Horæ hebraicæ, ad locum*.

² Pour ce dialecte, sous une forme rajeunie, nous possédons une source précieuse dans le Talmud de Jérusalem, écrit à Tibériade aux III^e et IV^e siècles ; ce qu'il donne de langage populaire est du galiléen.

sémitiques qu'il est ainsi plus facile de reconstituer. On a cru que le grec des synoptiques avait été parlé par les premiers chrétiens, qui auraient usé d'un idiome spécial ; c'est là une illusion qui disparaît à la lumière de la linguistique : les sémitismes du Nouveau Testament viennent simplement de l'imitation servile de l'original araméen.

Jésus a employé largement dans sa prédication des proverbes qui nous ont été transmis par la littérature rabbinique sous leur forme primitive : « Si le sel perd sa saveur.... » (Matth. V, 13, Marc IX, 50.) — « On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis. » (Matth. VIII, 2, Marc IV, 24, Luc VI, 38.) Les mots de la poutre et de la paille, du sénevé comme exemple de ce qu'il y a de plus petit, le commandement de transporter une montagne comme exemple d'une exigence presque impossible à satisfaire, les images de la simplicité ou de la pureté de la colombe et de la prudence du serpent, l'exhortation à chacun de se charger de sa croix : autant de cas où évidemment Jésus s'est servi de tournures populaires, comme d'autre part, il suffit de retraduire en araméen les paroles évangéliques pour résoudre maintes énigmes que présente le texte grec et retrouver la finesse de l'original. M. Meyer s'y est essayé et est arrivé aux résultats suivants :

Matth. III, 3. Jean-Baptiste déclare que « de ces pierres Dieu peut susciter des enfants à Abraham. » L'araméen devait porter *abnaya* (pierres) *b'naya* (enfants), jeu de mots effacé dans le texte grec.

Matth. VII, 6. Jésus, si la traduction est exacte, aurait employé le terme *qôd'scha* (choses saintes) ; il a dû dire *q'dascha* (anneau) qui a été mal compris et traduit. Les rabbins comparaient volontiers la Loi à un anneau et ses préceptes particuliers aux perles de cet anneau. Jésus se serait exprimé ainsi : « Ne donnez pas *l'anneau* aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. » Nous avons alors le parallélisme des deux membres de la phrase et une pensée plus compréhensible. Dans le texte reçu on ne voit pas ce que les « choses saintes » et les « perles » ont à faire ensemble.

Marc X, 38 (cf Matth. XX, 22) : « Pouvez-vous boire la coupe

que je dois boire ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » La « coupe » et le « baptême » sont dans le même cas. Le parallélisme appellerait un aliment amer, que l'araméen permet de retrouver. En effet l'expression *t'bal*, qu'on a rendu par βαπτίζομαι, s'emploie constamment pour dire tremper un mets dans le vinaigre ou dans la sauce préparée avec des herbes amères. (Cf. Marc XIV, 20 : ὁ ἐμβαπτόμενος μετ' ἐμοῦ..., celui qui met la main avec moi dans le plat.) Elle était si courante qu'elle signifie souvent manger. M. Meyer suppose que Jésus a dit : « Pouvez-vous boire un breuvage aussi amer, manger un mets aussi fortement salé que moi ? »

Luc XVII, 20 se trouve cette parole : « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. » L'expression grecque obscure : μετὰ παρατηρήσεως serait la traduction littérale d'une tournure araméenne signifiant : *en secret*. Ainsi corrigée, la parole de Jésus cadre très bien avec le contexte : « tu ne diras point : Il est ici, ou : Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous. »

L'appellation de « fils de l'homme » par laquelle Jésus se désigne s'explique aussi par l'araméen. Elle est la traduction de *barnasch*, qui signifie simplement « homme » et dans quelques passages ne se rapporterait pas à lui, mais à l'homme en général. Dans d'autres, il emploie la circonlocution usitée *un homme* pour le pronom *je*, il le fait chaque fois qu'il a une opposition en vue : Dieu, les autres êtres, les animaux. Mais il ne songe pas à se poser comme l'homme par excellence. « Le titre spécifique de Jésus ne se trouve pas dans le *bar-nasch*, mais dans ce qui est dit de cet homme, savoir qu'en lui est apparue la grâce miséricordieuse et secourable de Dieu. » A la première catégorie des passages appartient Marc II, 28 (Matth. XII, 8, Luc VI, 5) : « Le *fils de l'homme* est maître même du sabbat, » où ce terme rend la même idée qu'au verset 27 *l'homme*, pour qui le sabbat a été fait. A la seconde appartient Matth. VIII, 20 (Luc IX, 58) : « Les renards ont des tanières et les oiseaux des nids, mais *un homme* (comme moi) n'a pas où reposer sa tête. » Le mot a reçu plus tard, dans la communauté chrétienne en possession des Evangiles grecs, une signification messianique

particulière mise en rapport avec Daniel VII, 13. Il servait à désigner Celui qui, sur la terre, n'était qu'un pauvre « fils d'homme, » mais dont il a été dit qu'il viendrait sur les nuées du ciel. Au reste, dans la tradition évangélique le sens de maintes paroles du Maître, tel que le donnent nos Evangiles, n'est pas resté sans avoir été influencé par les conceptions religieuses de l'Eglise primitive.

Dans la critique du livre de M. Meyer¹, M. Wellhausen a contesté le bien fondé de telle de ses déductions. Celles-ci ne nous en paraissent pas moins infiniment plus judicieuses que celles auxquelles a été amené M. Nestlé par la supposition d'un original *hébreu* à la base des Evangiles². Il est en effet bien plus naturel de les rapprocher d'une tradition araméenne orale dont ils seraient les échos, en général, mais non toujours, fidèles.

Le syriaque, ou araméen oriental, encore qu'il ne nous soit connu qu'à dater du moment où une littérature chrétienne commença à se former par des versions du Nouveau Testament, peut aussi nous aider à retrouver la forme première des pensées de Jésus; car il était très semblable à l'idiôme dont le prophète de Nazareth faisait usage. Quand on lit les Evangiles en syriaque, on s'aperçoit que deux de ses paroles les plus connues reposent sur des allitérations et constituent ainsi des espèces de jeux de mots. Celle relative aux cheveux de notre tête qui sont tous comptés repose sur un rapprochement entre les deux vocables *méné* (cheveu) et *mena* (compter). De même, la comparaison entre les deux débiteurs, dont l'un doit aimer plus que l'autre le créancier qui acquitte à chacun d'eux la dette, repose sur un jeu de mots semblable entre *khâba* (être débiteur) et *khabba* (aimer). Quelques-unes de ces allitérations de Jésus ont passé dans le texte grec. Ainsi Matth. VI, 16, il dit des hypocrites qu'ils « se font *disparaître* le visage, afin qu'ils paraissent jeûner » (ἀφανίζουσι... ὅπως φανῶσι).

Ces dernières remarques ont été faites par M^{me} Gibson, sœur jumelle et collaboratrice de M^{me} A. Smith Lewis, dans la tra-

¹ *Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1896, p. 266.

² Voir la présente Revue, 1896, p. 378. sq.

duction anglaise des Evangiles syriaques découverts par celle-ci au mont Sinäi. Il est à désirer que les études sur la langue de Jésus soient poursuivies ; elles ne manqueront pas d'aboutir à de nouvelles découvertes intéressantes et instructives. En cherchant à dissiper les obscurités du texte des Evangiles et à lui rendre sa couleur originale, elles nous permettent de mieux saisir la pensée du Maître et de mieux admirer la forme poétique dont il l'a revêtue.

H. TRABAUD.
